

colorchecker CLASSIC



0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

x-rite

mm

WALKER'S PRACTICE OF THE LAW

BY WALTER WALKER, ATTORNEY AT LAW, NEW YORK

NEW YORK: PUBLISHED BY J. B. LIPPINCOTT & CO., 15 NASSAU ST.

1869

Copyright, 1869, by J. B. Lippincott & Co.

Printed by J. B. Lippincott & Co., New York

Entered as Second-Class Matter, July 16, 1879, Post Office at New York, N. Y., under No. 100,000.

Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Section 1103, Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1920.

Postage paid at New York, N. Y., under No. 100,000.

Published by J. B. Lippincott & Co., New York

1869

Copyright, 1869, by J. B. Lippincott & Co.

Printed by J. B. Lippincott & Co., New York

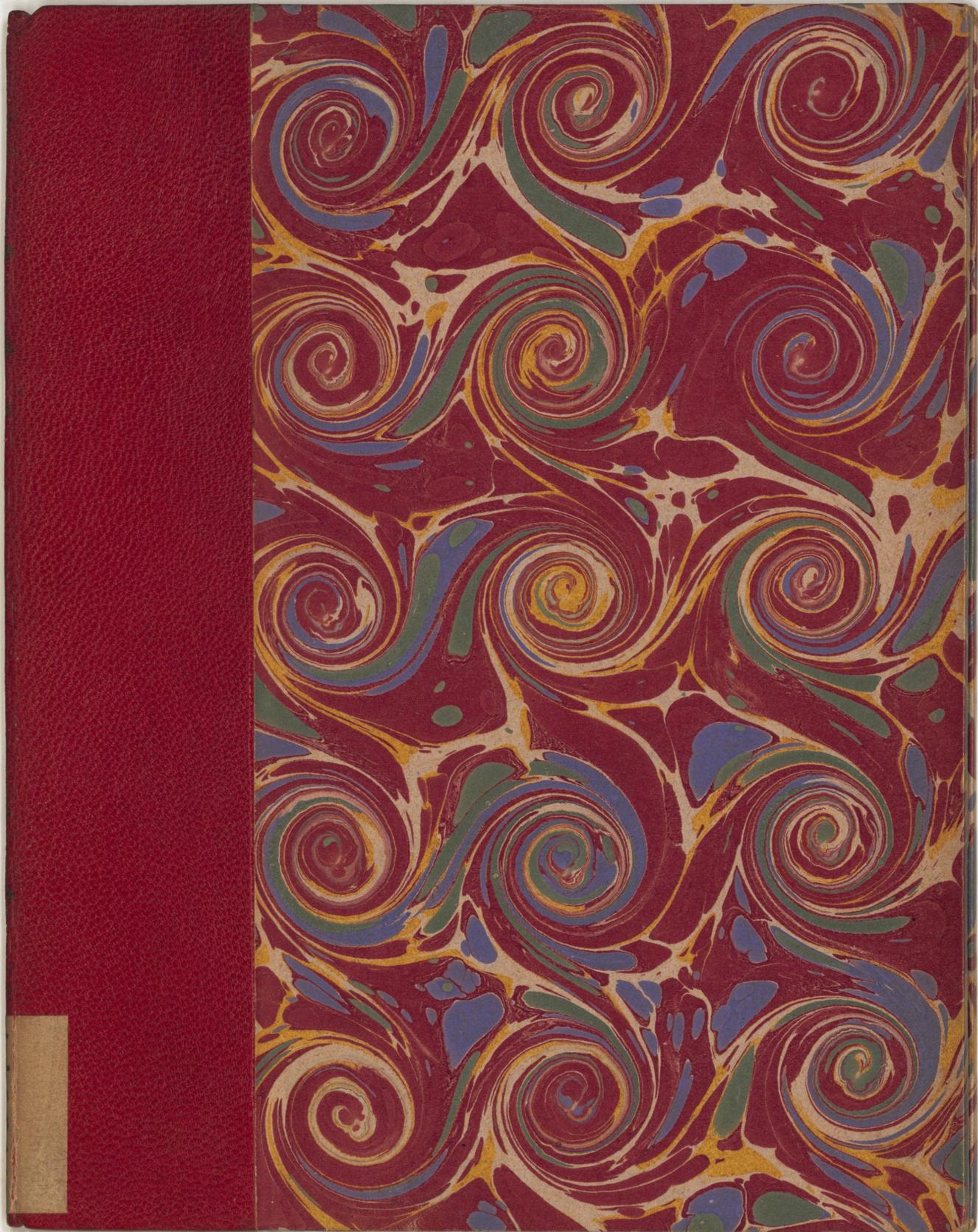
Entered as Second-Class Matter, July 16, 1879, Post Office at New York, N. Y., under No. 100,000.

Acceptance for mailing at special rate of postage provided for in Section 1103, Act of October 3, 1917, authorized on July 16, 1920.

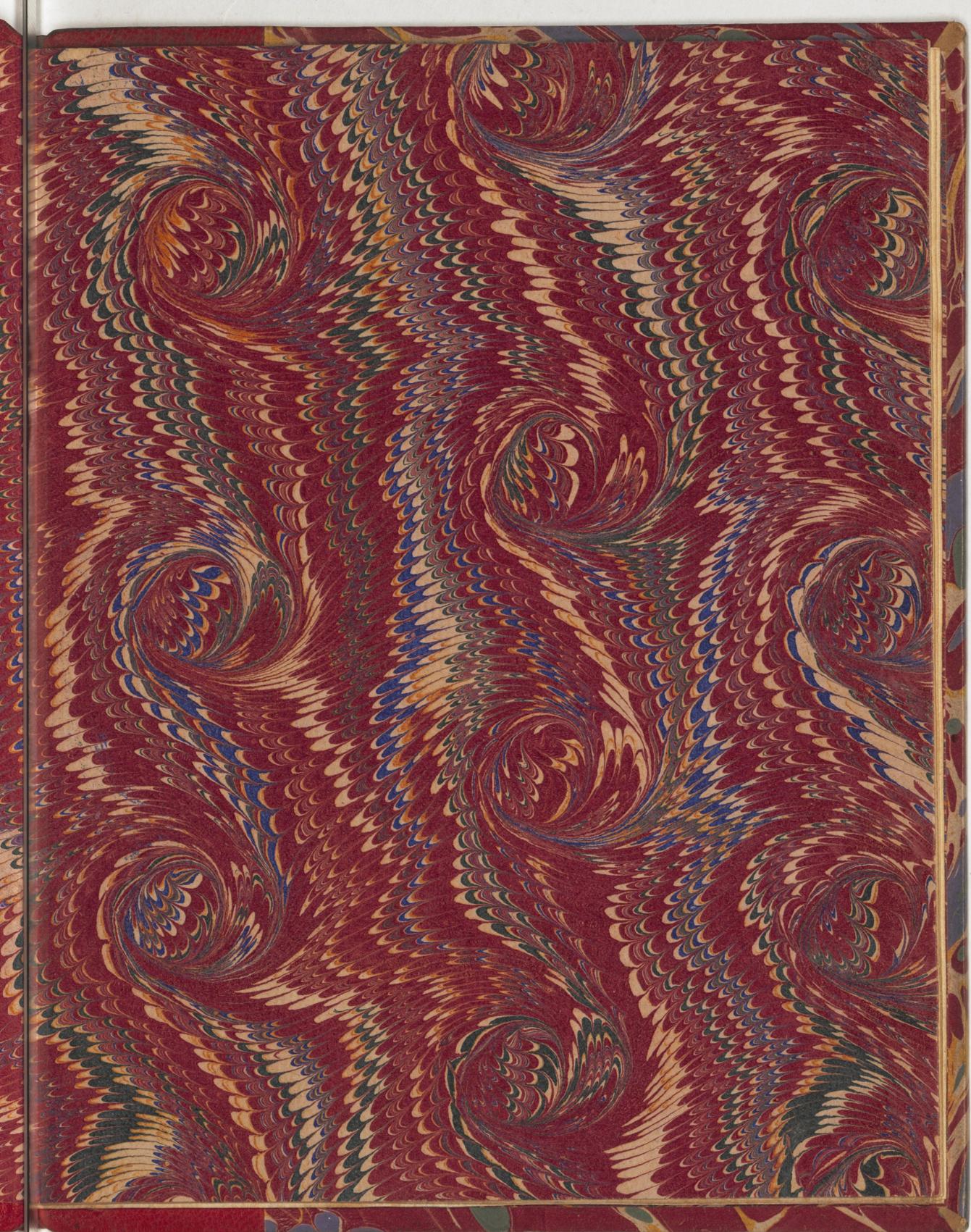
Postage paid at New York, N. Y., under No. 100,000.

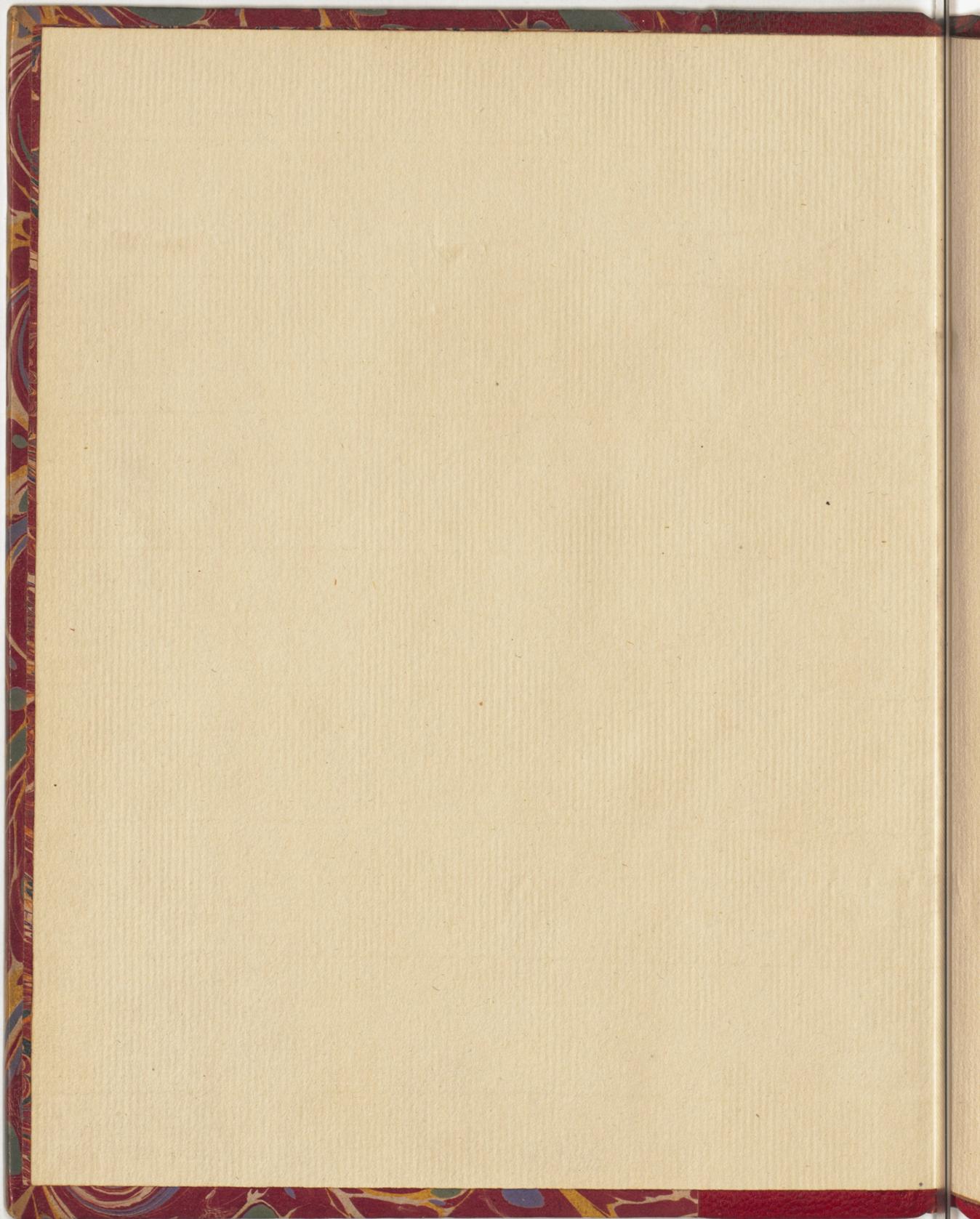
Published by J. B. Lippincott & Co., New York

1869





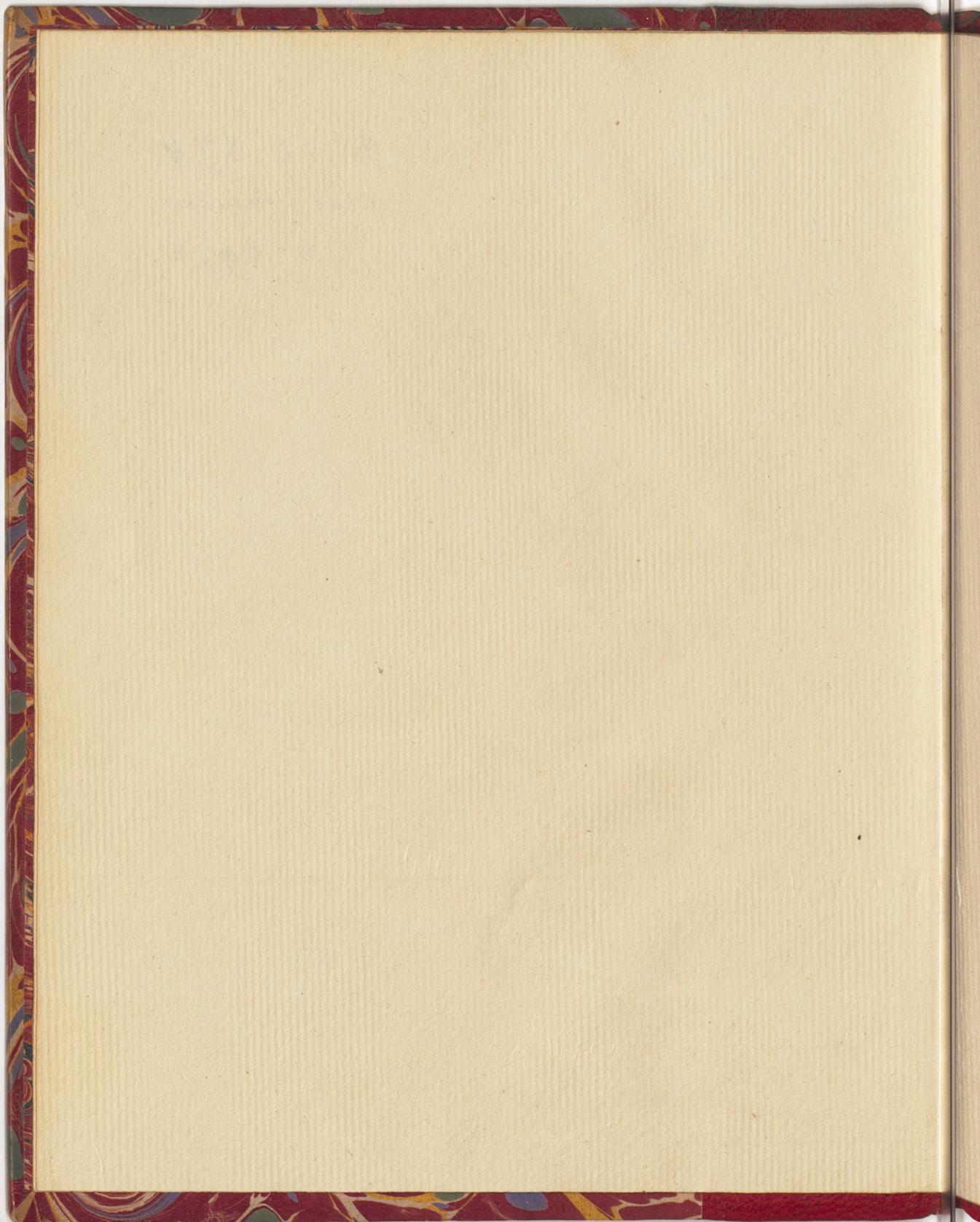




M. 13,874.

Cat. Moreau,

n° 2972.



34

RAISONNEMENTS
PARTICVLIERS
DE
MAZARIN.



M. D C. XLIX.

88

84
RAISONNEMENTS

PARTICULIERS

DE

MAZARIN

M. DC. XLIX.



RAISONNEMENTS

PARTICVLIERS

DE

MAZARIN.

TOut le monde iuge de mes actions comme il leur vient en pensée, & ie sçay qu'il y en a fort peu qui me louent, mais ie remets cela à la faute de leur passion, qui les emportant dans l'excez, ne leur permet pas de penser de moy quel que bien. Je sçay que personne ne peut estre iuge en sa propre cause, car les hommes pour l'ordinaire se flattent si bien, qu'ils se donnent tousiours l'auantage, bien que toutesfois ils ayent veritablemēt le tort. Comment pourray ie donc faire, pour sçauoir, non ce que l'on peut dire de moy, mais ce qui en est sans fraude & sans aucune feintise. Il faut que ie gagne tant sur mes passions, que ne leur laissant pour vn peu de temps aucun pouuoir dessus moy, ie les interdise de me commander, & que suiuant les maximes de la raison toute seule, ie

4
fasse vn poids & vne mesme si iustes, que ie mette
route ma vie en balance, & que ie rappelle toute
ma fortune pour y asseoir vn iugement assure. Je
ne puis nier que ie ne sois esleue par dessus ce que
i'ay pû iamais esperer, & s'il est vray que les astres
ayent quelque pouuoir sur le succez de vos vies,
combien suis ie reueuable à celuy dessous lequel ie
suis né, ou bien afin de parler plus chrestienne-
ment, combien ay ie d'obligation au grand Dieu
viuant, qui me tirant du neant m'a posé sur vn des
plus hauts degrez d'vn Estat le plus florissant de
l'Europe, & le premier de la Chrestienté. Mais ô
prodige! il ne faut point aller en Egypte pour
trouuer des monstres, il s'en rencontre assez dans
la France qui dōnent bien de la peine à faire iuger
quelle est leur nature, car s'ils ne font point paroi-
stre de la deformité dans leurs corps, il est vray
qu'ils ont vn esprit si bizarre & si mal en ordre,
qu'ils iugent meschamment de tout, & comme
vn baston le plus droit semble tortu dedans l'eau,
les actions des autres arriuant dans leurs fantises,
bien qu'elles soient nettes & sans aucune malice,
sont à leur iugement des meschancetez & des cri-
mes. Pour commencer donc mes raisonnemens,
i'aduoue que mon extraction est fort basse au prix
de ce que ie suis maintenant, mais qui pourra blas-
mer legitimement vn homme s'il est de bas lieu?
Nous ne naissons pas à nos fantaisies, c'est à la vo-
lonté

lonté du Ciel & de la nature de nous donner
des parens, & bien souuent encore apres que
nous sommes nés ne suiuous nous pas leurs for-
tunes ny leurs inclinations naturelles. Il se ren-
contre fort peu d'enfans semblables aux peres,
dont ie puis seruir de tesmoin, car si mon pere a
eu en soy quelque chose de reprehensible, quel-
que excuse que ie me puisse apporter, il est vray
que i'ay beaucoup de deffauts qui sont incom-
parablement plus grands que les siens. Mais pour
reuenir à ma race & à ma naissance, n'a ton pas
veu plusieurs fois, que des Empereurs & des
Roys ont esté tirez des conditions les plus vilés
& les plus abiectes. Vn des premiers Dictateurs
de Rome fut enleué de sa charruë pour entre-
prendre l'Estat, & les affaires estant acheuées il y
retourna comme auparauant. Auguste estoit
suspçonné d'estre de bas lieu ; Elius Pertinax
n'auoit esté qu'un Marchand de bois, le Iardi-
nier d'Alexandre fut Roy d'une Prouince d'A-
sie, & mille autres exemples que ie pourrois rap-
porter. Tout ce de quoy l'on pourroit donc me
blasmer à ce suiet-là, c'est que ie n'ay pas verita-
blement assez de vertu pour recompenser ce
deffaut, mais à qui s'en prendre, puis qu'il sem-
ble que c'estoit le deuoir de la nature mesme de
me fournir les auantages necessaires pour la con-

dition qu'elle m'apprestoit, c'est dequoy ie la blasmerois volontiers, mais comme elle est toute sage & toute puissante, ie me dois sousmettre à ses volontez, & croire que si i'ay quelque chose de defectueux, comme veritablement ie possede vne infinité de vices, c'est de ma mauuaise volonté que cela procede, car le Ciel ne manque iamais de nous seconder, quand nous voulons embrasser le bien, & l'on n'a iamais veu personne estre contraint à faire du mal. Voilà donc le premier point où ie suis coupable.

On public en France que ie suis né dans vne Prouince dont elle a receu beaucoup de dommage, & mesme on dit en prouerbe, que l'Italie est le cimetiére des François, & cela se dit pour vne infinité de raisons, mais principalement à cause des vespres Siciliennes, qui furent à la verité si sanglantes, qu'on n'en perdra iamais la memoire. Mais à quoy me mespriser pour cela, les pays ne font rien sur l'esprit d'un homme, on a veu de grands personages estre sortis de pays steriles, tesmoin Vlysse qui estoit d'Iraque, Romulus fut nourry parmy les bergers dans les boys, bref le pays ne fait rien aux mœurs, & le Ciel qui nous regarde par tout peut verser de belles qualitez en nos ames aussi bien en vn lieu qu'en l'autre, Dieu ne denie ses graces à pas vn

des hommes en quelque endroit qu'il soit né. Il est vray que ie ne scaurois nier que i'ay de l'ambition par dessus la teste, mais scauoir de qui iel'emprunte, ie ne le scay pas, neantmoins c'est le propre des Italiens d'estre ambitieux, tesmoin la responce que fit vn Ambassadeur de France à vn Pape qui luy demandoit ce qu'il luy sembloit de l'air de Rome & de l'humeur de ses habitans. Je remarque, luy respondit il, que Rome a tousiours affecté l'Empire sur toutes les nations de la terre, & qu'aussi-tost qu'elle n'a plus eu le pouuoit absolu sur les corps, elle a recherché de se le donner sur les ames. Cette responce est impie, mais elle a pourtant quelque verité, pour le moins monstre telle allez euidentement que les a tres necessitent à la verité, mais qu'ils preparent l'esprit au bien ou au mal, & qu'il n'y a que nostre mauuais ou nostre bon naturel qui nous les fait suiure.

On me reproche que ie possede des thresors outre mesure, & que i'ay si bien fait que le peuple est gueux & miserable, mais qu'est-ce que les richesses du monde sinon vn chemin à la vertu, ou bien vn penchant pour glisser au vice. Aton iamais veu rien de plus riche que Salomon, mais ses comoditez luy seruient à le perdre sur le declin de sa vie. Pourroisie estre plus sage que

ce Roy, à qui Dieu auoit pris plaisir à mettre tant d'excellentes qualitez qu'une grande Reyne qui vint visiter son palais auoüa qu'elle n'auoit iamais rien veu de si miraculeux dans le monde que la personne de ce Prince, & que l'œconomie qu'on obseruoit dedans sa maison, Peut on blâmer les grands de posseder les thresors, qui leur appartiennent par droit de nature ? tant parce que leur despense n'est iamais limitée, que d'autant qu'un peuple ne doit auoir iustement que ce qui luy est necessaire pour le viure & le vestement, n'estans pas obligés de paroistre comme les grands qui ont pouuoir dessus eux. Les peuples ne sont que les instrumens des Roys & des Princes, pour faire venir à eux toutes choses, & dans le Japon les suiets ne sont que comme les fermiers du Royaume, dont ils rendent compte à leur Prince qui ne leur laisse que ce qui leur est necessaire. Je sçay bien que ce n'est pas la coustume en France, mais puisque l'occasion se presente pourquoy ne me sera-il pas loisible de pescher par tout à tort & à trauers, & d'appauvrir aussi bien les grands que le peuple, puis qu'un bien amassé vaut mieux que celuy qui est en la bource de plusieurs. La conscience est inutile en cela, puis que tout bien est commun, & qu'il n'y a que l'industrie & la commodité de l'amasser & de l'acquerir. Ic

Je suis grandement blasmé, & ie pense bien qu'on a raison en cela, de ce que i'ay donné suiet cet hyuer passé de faire la guerre, ce qui ne se pratique point d'ordinaire, puis que c'est la coustume de donner relasche aux armées d'as vn temps si rigoureux & si difficile, mais il y a bien à rire, car les Parisiens qui n'auoient pas accoustumé ce traual se sont trouuez bien empeschez à le supporter, ie leur ay monstré qu'ils ne se deuoient attaquer à mon Eminence, & que ie suis capable de leur faire apprédre plusieurs choses qu'ils ne sçauoient pas encore, & ie leur puis dire comme vn meschant Empereur des Romains, aussi ne vausie pas mieux que luy, **QV'ILS ME HAYSSENT POURVEV QV'ILS ME CRAIGNENT.**

C'est l'action la plus fascheuse, à ce que l'on dit, que i'aye fait iusqu'à maintenant d'auoir enleué le Roy, ce seroit vne grande imprudence si quelqu'vn alloit à la guerre sans se fournir d'armes, vn bouclier est bon pour se parer des coups parmy les allarmes, sans la personne du Roy mon affaire n'eut pas esté comme il faut, il est ma seule targe & ma deffense la plus assurée que ie pouuois iamais auoir pendant cet orage, la Reyne & tout le reste des Princes ne valloient rien pour me parer en comparaison, car quoy

que le peuple ait fait, il a toujours tesmoigné d'auoir de l'affection pour ce petit Prince, aussi a t'on remarqué de tout temps qu'il n'y a iamais eu de peuple sur toute la terre, qui ait aimé son Roy dauantage, & qui l'ait respecté comme le François, car bien qu'il ait toujours affecté d'estre libre, il a toutesfois aimé mieux souffrir, que de murmurer en quelque façon que ce soit, & ie iuge bien en moy mesms que ce n'a esté que pour mon suiet que les reuoltes se sont esleues. Mais baste, il faut laisser passer cet orage, eeluy qui perdra n'aura pas asseurement l'auantage.

Ma pourpre esblouyt les yeux de beaucoup, mais ce n'est pas pour son esclat ny pour sa splendeur, c'est la haine qu'ils ont conceuë cõtre moy qui les fait ainsi murmurer. On void bien que ce n'est pas mon ambition d'arriuer à la Papauté, ny moins d'estre Patriarche de France, comme on disoit que le Cardinal de Richelieu esperoit de l'estre: à quoy done me seruiroit de faire la sainte nitouche, puisque j'aime trop le monde, & que j'aurois de la peine à le quitter desormais estant trop adonné à mes voluptez & à mes richesses. C'est vn grand honneur d'estre Cardinal, mais c'est bien vn plus grand plaisir d'estre esleué dessus vn Estat, de tout gouverner dedans vn Royaume, d'auoir presque tous les

Grands en main, d'estre necessairement dans la bonne chere, sans estre obligé à tant de ceremonies comme on en fait dans l'Eglise. Et ie pense que cela ne scauroit me rendre coupable non plus que le reste, si l'on veut iuger de mes actions suivant les maximes du monde, qui sont tousiours les plus douces cependant que nous viuons sur la terre.

Voicy le point le plus rigoureux & où l'on semble me choquer le plus. On se scandalise de ce que ie veux marier mes niepces. He! qui s'en peut estonner, puis que c'est vn amour naturel qui me conduit à cela. Celuy qui ne fait que pour soy n'est pas digne de viure sur terre, elles me touchent de si prez qu'il est impossible que ie ne les ressentie à toute heure, & que ie ne recherche leur bien comme le mien propre. Est-ce d'aujourd'huy que des femmes sont arriuées à vne pareille grandeur? n'a-t-on pas veu dans nostre pays de Sicile qu'une simple nourrice est paruenue à vn si haut degré de puissance, qu'elle commandoit à la Reyne qui l'auoit auancée elle mesme, & qu'elle ne s'espargna pas de pousser les siens dans les hautés charges. L'on me pourra dire que sa fin & celle de ses parés fut tragique. Mais à quoy bon de craindre si fort le reuers, ne sommes nous pas au monde pour atten-

dre la fin de la vie, sans pourtant sçauoir les
 moyens qui nous la pourroient faire perdre. Ce
 n'est pas à dire que tous ceux qui vont à la guer-
 re soient assurez d'y mourir. Aussi n'est-ce pas
 vne reigle inuiolable que tous les fauoris des
 Princes, ayent vne fin miserable. A t'on veu per-
 sonne auoir mieux la faueur en main que le def-
 faut Cardinal, & toutesfois à ton iamais veu
 qu'une mort fust plus glorieuse, ny plus desira-
 ble? Il a cessé de viure entre les mains de son
 Roy, ayant tousiours esté dans ses bonnes gra-
 ces; il a disposé de ses biens comme s'ils n'auoient
 pas esté pilléz sur le peuple, & sur les clochers de
 l'Eglise, Il se faut donc mocquer de toutes les ap-
 prehensions de la conscience, & si l'on veut se
 maintenir ferme dans l'authorité, ne point tant
 craindre les iugemens de Dieu qui sont quelque
 fois long temps à venir, & dont on se peut parer
 mesme dans la derniere action de la vie en di-
 sant vn bon PECCAVI.



FIN.

